

Cap-aux-Diamants

Moudre le grain à la Jeune-Lorette

Michèle Jean

Le pain, une longue histoire!
Numéro 78, été 2004

URI : id.erudit.org/iderudit/7242ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN 0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (2004). Moudre le grain à la Jeune-Lorette. *Cap-aux-Diamants*, (78), 35–36.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

MOUDRE LE GRAIN À LA JEUNE-LORETTE

PAR MICHÈLE JEAN

Le site des chutes de la rivière Kabir Kouba, ou Cabircoubat, nom d'origine amérindienne qui signifie «rivière aux mille détours» ou «rivière du serpent» et qui désigne la rivière Saint-Charles, fut l'un des rendez-vous touristiques les plus populaires du XIX^e siècle. Toutefois, bien avant cette période, le pouvoir hydraulique de la rivière favorisera l'établissement de différentes industries, dont un moulin à farine.

LE MOULIN DES JÉSUITES

Les premiers à exploiter la chute sont les Jésuites. Installés à Lorette, en 1697, avec les Hurons, les pères font construire près de 30 ans plus tard, le moulin banal à farine dit de la Jeune-Lorette, aujourd'hui Loretteville. Un document d'époque révèle la construction, à l'été 1732, «d'un moulin à eau faisant farine de 40 pieds par 25 pieds».

Bien sûr, les Jésuites n'exploitent pas eux-mêmes le moulin et confient cette tâche à des meuniers. Ces derniers ont comme devoir de moudre le grain, de veiller à l'entretien du moulin «en bon père de famille» et d'effectuer les réparations nécessaires à son fonctionnement. Pour leur part, les Jésuites ont comme responsabilités de réparer tout ce qui concerne les mécanismes du moulin (roue, moulange, etc.) ainsi que les ouvrages de maçonnerie. La durée des baux de location varie habituellement de cinq à neuf ans.



Loretteville, Les Chutes. Carte postale Léopold Martel, éditeur, vers 1930. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).



Ces contrats de location révèlent également l'existence d'un moulin à scie incorporé dans la partie nord-est du moulin à farine. Ce moulin occasionnera un surplus de travail aux premiers meuniers qui doivent «scier les bois nécessaires» pour réparer les différentes propriétés des Jésuites. Entre 1847 et 1853, le moulin à scie deviendra un bâtiment distinct.

En 1800, l'ordre des Jésuites est aboli et des agents du gouvernement sont chargés de la gestion de leurs biens. Les baux de location sont désormais attribués à l'occasion d'encans publics tenus sur le parvis de l'église de la paroisse. Le dernier enchérisseur décroche le contrat et c'est à lui seul que revient la responsabilité d'effectuer toutes les réparations au moulin.

Cette lourde tâche semble avoir accentué l'état de détérioration des moulins. Celui à farine est décrit, dans un état de compte de 1807, comme étant «écroulé en différentes parties plus ou moins considérables». Des baux de 21 ans sont même accordés en raison des grandes réparations à y faire.

■ Aquarelle de James Pattison Cockburn, vers 1829, mettant en évidence le moulin à scie incorporé au moulin à farine. (Archives nationales du Canada, C-40324).



Le moulin à farine et les chutes Kabir Kouba, vers 1840, d'après William Bartlett. (Collection Yves Beauregard).

En 1853, le moulin à farine passe pour la première fois de son histoire aux mains de particuliers. Parmi eux, mentionnons Joseph Falardeau (1853), les frères Joseph et Abraham Hamel (1858), Peter Smith (1868) et James Reid (1870). Autre fait important, le moulin à farine partagera, à partir de 1854, le débit de la chute avec un concurrent : un moulin à papier situé un peu plus au nord.

Cette situation occasionnera des maux de tête à quelques propriétaires. Manque d'eau, fermeture temporaire, baisse de productivité, mécontentement des habitants qui ne peuvent faire moudre leurs grains sont quelques-uns des problèmes vécus par les propriétaires. En 1871, le moulin à farine ne fonctionne plus que dix mois par année. Après cette date, les données sur le moulin se raréfient, supplanté en importance par le moulin à papier. Le 1^{er} août 1900, un incendie détruira le moulin à farine.

HISTOIRE DE MEUNIERS

Les baux de location du moulin à farine sont révélateurs des lignées de meuniers qui s'y sont succédé et des conditions de vie parfois difficiles de certains individus.

Le meilleur exemple de la transmission d'un métier de père en fils est sans contredit celui de la famille Bernard. L'ancêtre Pierre aurait commencé à le pratiquer à Lorette, vers 1747, avant de passer le flambeau à son fils Godfroy, en 1763. Celui-ci sera meunier de 1763 à 1767 et de 1779 à 1786. Près de 60 ans plus tard, ce sera au tour des frères Luc et Olivier Bernard et de leur père de travailler au moulin, de 1853 à 1858. Leur passage coïncide avec une période difficile pour le moulin à farine en raison notamment des problèmes évoqués précédemment par la présence du moulin à papier. De plus, certaines parties du moulin nécessitent des réparations majeures sans compter la chaussée qui amène de l'eau au moulin souvent obstruée par les glaces. Ces problèmes entraînent des arrêts forcés dans la production du moulin, une situation qui ne trouble pas trop Luc Bernard qui en profite pour aller à la pêche!

Le meunier Joseph Plamondon sera moins chanceux. Incapable d'effectuer ses paiements, il verra sa propriété de Québec saisie, en 1820. Son fils Thomas prendra la relève, de 1830 à 1845, sans éprouver trop de problèmes. Fait intéressant, il révélera dans un écrit être «né dans le moulin banal. J'ai travaillé là comme maître meunier pour l'espace de 14 ans et j'ai demeuré dans le moulin pour 40 ans».

Cet aveu révèle donc l'existence d'espaces aménagés à l'intérieur même du moulin pour le meunier et sa famille. Ce lien étroit entre la vie familiale et le lieu de travail peut expliquer, du moins en partie, la transmission du métier de père en fils. ♦

Michèle Jean est consultante en histoire et muséologie.

Les Archives du Photographe

Photographe
&
Banque d'images

Nous possédons 3 millions de négatifs et photographies, datant de 1846 à nos jours.

Nos fonds proviennent de studios professionnels et de fonds privés.



POUR

Un anniversaire de mariage

La généalogie
Une publication
La décoration
et autres...

Nos images répondent à vos besoins

Liste de nos fonds par régions

Fonds Privés:

- Joseph Cid, Tadoussac
- Solange Boies, St-Siméon
- Laurent Poulin, Ville-Varier
- Léopold Fontaine, Lévis
- Jocelyn Gilbert, Québec
- Jocelyn Paquet, Québec

Fonds Professionnels:

- Studio Couture, St-Agapit
- Studio Les Saules, Québec
- Lefèvre & Desroches, Québec
- Henri-Georges Pasquier, Québec
- Studio Mercier, St-Raphael
- Studio Joffre, Ste-Croix
- Jean Trudel, Québec
- Roger Côté, Québec



Les Archives du Photographe
9445, Place de Chartres
Charlesbourg (Québec)
G1G 2N3

Tél: (418) 626-4787 / (418) 842-4708

Pag: (418) 801-5769

Courriel: hgpasq@hotmail.com

Fax: (418) 842-4803